

Écrire l'amour encore et même l'amour charnel

Alfred Corn

Volume 39, Number 4 (232), August 1997

Écrire l'amour, encore...

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/31748ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Corn, A. (1997). Écrire l'amour encore et même l'amour charnel. *Liberté*, 39(4), 61–66.

ALFRED CORN*

ÉCRIRE L'AMOUR ENCORE ET MÊME L'AMOUR CHARNEL

Pour la troisième fois, la Rencontre québécoise se propose le thème «Écrire l'amour». Nous autres conférenciers pouvons donc nous demander s'il est possible de composer et de présenter nos mémoires sans tomber encore – et encore – dans la répétition. Mais il importe de dire tout d'emblée qu'en produisant des textes sur n'importe quel sujet on ne crée jamais, on ne fait que recréer ce qu'un autre a déjà commencé ou bien recommencé à son tour. Cette régression par des intervalles petits ou grands se laisse voir le plus aisément dans les textes consacrés à l'amour, où les sentiments que nous éprouvons pour l'objet aimé trouvent leur analogue dans notre adhésion aux écrits antérieurs qui parlent de l'amour tout en nous enseignant comment il faut aimer. Il paraît qu'on n'aime pas bien en littérature sans invoquer le catalogue d'anciens champions de cette passion prééminente. En produisant le texte d'amour un auteur ne manquera pas, au point cardinal, de prononcer des noms chéris, soit Sapho, Anacréon, Théocrite, Virgile, Marie de France,

* Né à Georgia (États-Unis), en 1943. Professeur à l'université Columbia
Publications récentes:

Autobiographies, poésie, New York, Viking Penguin, 1992.

Present, poésie, Washington, D.C., Counterpoint, 1997.

Part of His Story, roman, Minneapolis, Mid-List Press, 1997.

Christine de Pisan, Dante, Pétrarque, Ronsard, Louise Labé, Shakespeare, Cervantes, Racine, Madame de La Fayette, Marivaux, Laclos, Goethe, Stendhal, Pouchkine, Desbordes-Valmore, Balzac, Nerval, Baudelaire, Nelligan, Proust, Colette, ou même Valéry dont le célèbre vers peut être remanié ici pour mieux servir aux intérêts de notre Rencontre: *L'amour, l'amour, toujours recommencé...*

En français, le mot «amour» incarne une ambiguïté utile puisqu'il signifie une passion psychologique aussi bien que charnelle. Roland Barthes nous conseillait de parler non de «l'homosexualité» mais plutôt *des homosexualités* au pluriel, puisque le phénomène n'était pas unitaire. De même pour l'amour, qui présente à notre regard un grand nombre d'aspirations, de sentiments, de pratiques. Mais «l'amour» au pluriel ne saurait indiquer ce terrain vaste et accidenté, puisque le sens du mot se rétrécit tout en changeant de genre grammatical. Au féminin pluriel, «les amours» deviennent plus séduisantes, plus charnelles que le seul «amour», tout en se rangeant parmi les choses dans la vie qu'on estime en partie à cause de leur nature passagère, enfin, les choses qui ne témoignent pas de la qualité éternelle de l'Amour. Confondre le sens du mot au singulier avec le sens au pluriel nous plonge dans un désarroi tant de classification que de grammaire. Citons comme exemple une phrase hypothétique qu'on pourrait laisser échapper avant de se rendre compte de l'Anomalie: «C'était un de ces petites amours qui ne se déploie au mois d'avril que pour expirer au mois d'août.» Fallait-il dire «une de ces petites amours»? Mais non, c'est mal assorti, il ne faut pas atteler le singulier au pluriel de ce mot-là, du moins en attendant le moment où quelque nouveau Roland Barthes viendra tirer l'équipage de l'impasse.

Je voudrais maintenant passer à des questions plus pratiques pour l'écrivain obligé de faire face aux incertitudes de son métier. Nous savons que le public aime

d'habitude lire des livres qui racontent le début ou le trajet d'un amour vrai, d'un amour passionné. Reste le fait que, ces derniers temps, la majeure partie des écrivains hésite à se faire la fortune honteuse d'être lu au prix de produire ces livres-là qui plaisent tant. Écrire l'amour dans la situation actuelle, ce n'est que mentir, étant donné que les hommes et les femmes parlent chacun/chacune une langue différente, avec le résultat qu'ils ne s'entendent pas sur le moindre détail d'une existence partagée mais irrémédiablement disparate. L'amour, c'est ou le mensonge ou le chantage, un alibi soutenu par la bourgeoisie pour garantir la survivance du foyer familial et la propagation de la belle espèce dont c'est le nid. Il n'est pas honnête d'aller vendre de faux sentiments, de mythes insipides et périmés. Le fait d'être un auteur de *fictions* ne nous dispense pas d'annoncer, de répandre la vérité, cela même si nos livres s'entassaient dans les librairies sans jamais en sortir.

Il faut faire exception pourtant pour la littérature «gaie», du simple fait que, là, les amoureux sont du même sexe, parlant donc la même langue, et conjoints par une compréhension intime de la psychologie et de la physiologie du partenaire. D'autre part, il est à supposer que le même courant politique qui tend à bissecter le couple hétérosexuel ne constitue chez le couple homosexuel qu'un lien de plus. Manifester de l'amour pour le partenaire, se démontrer satisfait du côté sensuel, c'est lancer un défi contre des lois qui placent le péché de Sodome sous l'anathème biblique; ou bien contre un discours légèrement plus éclairé qui veut traiter l'homosexualité comme une maladie mentale. Pour beaucoup de raisons, donc, les personnages lesbiens et gais dans la littérature contemporaine sont les derniers romantiques de l'amour, ou presque. Le problème pour l'auteur de cette littérature, c'est que le grand public ne s'intéresse guère à l'expérience homosexuelle et ne se considère pas obligé de lire

des romans où elle figure. Inutile, de toute apparence, la réclame qui marquerait de cinq étoiles l'histoire d'un amour homosexuel en disant que «le sujet importe peu, puisque c'est bien écrit». L'auteur d'un tel roman ne risque pas à présent (je parle de la situation aux États-Unis) des poursuites judiciaires mais seulement la déception de se trouver un petit nombre de lecteurs. L'amour en soi n'est pas une garantie de la popularité; cela dépend du genre.

Revenons alors aux questions générales autour du roman de l'amour, en l'examinant cette fois-ci sous un autre aspect. Il est également vrai que le public s'est montré très susceptible aux livres où l'amour se dramatise dans des formes les plus explicites, ces scènes où les personnages s'abandonnent à longs traits au plaisir sexuel. Tel auteur, donc, qui ne croit plus à l'amour peut néanmoins avoir pignon sur rue en ce qui concerne le sexe. Si le protagoniste du roman contemporain n'aime guère plus, n'empêche qu'il *fait* l'amour avec beaucoup de conviction et d'ailleurs assez souvent. Mais ici encore on entend des critiques qui déconseillent, en littérature, ces passages qu'ils veulent purement et simplement pornographiques. À propos, je viens de lire un article (publié récemment dans le magazine *The New Yorker*) où le jeune romancier Jonathan Franzen fustige la représentation directe des actes sexuels dans les œuvres de fiction. Effectivement, il s'avoue dégoûté par des épisodes où la plus extrême intimité entre en relation avec l'expression verbale. L'écriture de l'amour sensuel pêche d'un côté par l'usage des mots d'argot qui ne se débarrasseront jamais d'une mince couche grise de dégradation, et d'un autre côté par l'intrusion – d'abord par l'auteur et ensuite par le lecteur – dans ce qui devrait rester secret. En dire autant, c'est devenir le porte-parole de la censure, sans peut-être s'en rendre compte. Cet auteur ne propose pas, du moins, que ses restrictions esthétiques ou morales cherchent un

appui auprès du code pénal. Je me demande s'il n'est pas plus ou moins du même avis que le juge américain John M. Woolsey, celui qui, en 1933, a finalement dépénalisé la publication d'*Ulysse* de James Joyce en remarquant que les pages en question n'étaient point érotiques mais seulement émétiques.

Au fait, il est possible d'entrer un peu dans les raisons de Jonathan Franzen sans les suivre toutes. Lorsqu'on écrit mal les scènes d'amour, justement le résultat est calamiteux, provoquant le fou rire, si ce n'est de la stupéfaction. Les problèmes les plus répandus dans cette entreprise seraient, tout d'abord, l'utilisation des métaphores défraîchies, qui, depuis les premiers débuts de l'écriture sensuelle, font l'étalage; et, en plus, l'interruption du cours de la fable et de la communication d'aperçus psychologiques par la description catégorique du, pour ainsi dire, *fait divers* corporel. Je remarquerai aussi que ces représentations comportent parfois d'autres désagréments, en particulier un vocabulaire pour le corps tiré de l'étude de l'anatomie ou de la science médicale. La gloire et parfois l'inconvénient extrême des relations sexuelles, c'est qu'elles ne sont guère antiseptiques. Pourquoi donc, en les évoquant, se servir d'un langage qui passerait très aisément dans des revues médicales et dont une fonction capitale est de ne pas éveiller les passions humaines?

Je suis néanmoins... convaincu de la possibilité et aussi de l'importance pour notre métier d'écrire l'amour et même l'amour charnel. Les tâches qui confrontent l'écrivain sont avant tout des problèmes d'expression verbale. Le langage pour exprimer l'amour sensuel n'existe pas? Eh bien, il faut l'inventer. Avouer que je suis dépassé par cette difficulté, c'est renoncer au devoir indispensable de l'écrivain sérieux – de réimaginer la totalité de l'expérience humaine sous une forme littéraire. Il n'est pas permis de supprimer un aspect essentiel de notre humanité simplement à cause des objections qui peuvent être

portées contre notre goût ou notre moralité. Oui, il faut écrire si l'on aime ce métier. Il faut écrire l'amour si l'on se trouve, en dépit de tout obstacle, parmi ceux qui aiment. Et si l'on fait l'amour, si on *l'a* fait dans le bon vieux temps, pourquoi ne pas donner une représentation littéraire de ce qui s'est passé et de ce qu'on ressent dans des circonstances pareilles? Moi, j'ai essayé; et je vais essayer de le faire encore.